

LES GRANDS ÉQUIPAGES

L'Équipage de M. Olry.

Cet équipage a été fondé il y a quarante ans par M. Louis Roederer, beau-père de M. Olry, il chasse cerf en Breteuil, Conches, Compiègne et Laigue. La résidence ordinaire est la belle terre de Souvilly par Breteuil-sur-Iton (Eure). La meute se compose de 80 bâtards du haut Poitou, servis par quatre hommes à cheval et plusieurs valets de chiens à pied, elle prend en moyenne 50 animaux, la tenue est bleue de roi, gilet et parements en velours amarante, le bouton porte une tête de loup et Souvilly en devise.

Assistent aux chasses :

Comte de Jarnac, M. et M^{me} Tancrede de Scitivaux, M. Roger Firino, M. et M^{me} Rossignol, M. et M^{me} André Fouquet, vicomte Henri de Chézelles, vicomte G. de Chézelles, comte Costa de Beauregard, M. de Rivocet, lieutenant Fournier-Sarlovèze, de Villeplaine, comte d'Argentré, comte de Nazelles, comte de Comminges, M. et M^{me} Edmond Béjot, M. G. Béjot, comte Minangoy, etc., etc.

En plus de l'équipage de cerf, M. Olry et ses deux fils ont monté de pair l'année dernière un vautrait composé de chiens anglais qui sont déjà très bien créancés sur le sanglier et ont déjà fait un grand nombre de prises, dans les forêts normandes assez vives en ce moment en bêtes noires.

Les chiens anglais sont achetés naturellement en Angleterre. Les bâtards sont élevés au chenil et sortent des chiens de M. de la Débiterie.

Ce sont de très beaux animaux avec de la taille, suffisamment de distinction, l'oreille plantée bas, avec la tête bien caractérisée du chien français qui implique l'amour de la chasse et la

voix, en effet ils sont criants, très requérants et cependant sages et très prudents dans le change et les défauts, très sous le fouet, en chasse et au chenil, en bon état, propres et bien tenus, ce qui fait l'éloge des hommes du chenil.

En matière de croisement on dit le chien anglais et les chiens français, pour l'observateur superficiel il n'y a en effet qu'un chien de meute en Angleterre. Mais en l'étudiant attentivement on y retrouve toutes nos races françaises, à l'état de mélange, il est vrai, mais dans lequel les caractères essentiels des premiers facteurs reparaissent souvent avec la toute-puissance de la loi qui préside à la reconstitution de chacune des races mélangées sous laquelle depuis longtemps les espèces domestiques ne posséderaient plus chacune qu'une seule race.

La sélection, dans le sens de la vitesse et de la force, réunie à la gymnastique fonctionnelle, c'est-à-dire le travail et l'effort réunis à l'alimentation suffisante et appropriée ont donné aux chiens anglais un ensemble de conformation qui leur est commun et qui faute de caractère distinctif se transmettant régulièrement dans la même famille les fait tous désigner aujourd'hui sous la démonstration générale de chiens anglais. Sous les influences dont nous venons de parler, les Anglais eux-mêmes, constatent que les anciennes races désignées sous les noms de staghounds, foxhounds, harriers, etc., n'en forment plus qu'une et que ces dénominations n'ont plus de raison d'être.

La construction qui réunit aujourd'hui tous les chiens anglais sous le même aspect général, quelles que soient leur couleur et les différences de détails dans le modèle de la tête pouvant servir à retrouver leur race originelle, consiste dans la forme des membres, les doigts sont courts, le pied rond, le paturon très court et droit, le genou avec une tendance à se porter en avant comme chez le cheval braccicourt et surtout le volume des muscles de la cuisse est très considérable comme ceux du rein, lequel est particulièrement puissant. La profondeur considérable de la poitrine est également le caractère du chien anglais, l'ensemble de cette masse musculaire, indice et cause de sa grande vigueur, est enveloppé dans un modèle général où le sculpteur et le peintre trouvent peu de détails pittoresques, mais seulement des plans très simples, communs à toute la race.

Les races de chiens français ont au contraire des différences de conformation très grandes, chacune d'elles a sa colora-



Labrisée

L'ÉQUIPAGE DE M. J. OLRÉ.

Charlot Chopin

Photo Delton.



CHATEAU DE SOUVILLY (BRETEUIL-SUR-ITON, EURE).

tion spéciale et très distincte, quoiqu'en disent beaucoup de maîtres d'équipages, lesquels soit dit en passant, ne savent généralement pas le premier mot des lois zoologiques.

Ce n'est pas la place ici de définir ces différentes conformations, que du reste tous les veneurs connaissent, mais ce qu'il est intéressant de signaler c'est que ces différences, ces caractéristiques de nos races françaises déjà diminuées et atténuées par le croisement sont à la veille de disparaître pour faire place à une conformation générale et à une diffusion de couleurs semblable à celle du chien anglais, non seulement semblable, mais identique, puisqu'elle lui viendra de lui, par la raison que depuis longtemps le croisement est fait avec des lices qui sont très près du sang anglais sur lesquelles on met presque toujours des étalons de pur sang.

Les éléments dans lesquels on pourrait se retremper de temps en temps dans le sang français n'existent plus; excepté peut-être dans quelques familles de chiens gascons il n'existe plus de lices françaises pures. Les autres races ont toutes une énorme quantité de sang anglais, qui s'augmente tous les jours par les étalons et aussi par le seul fait que le mélange de deux races a toujours pour résultat l'expulsion de l'une d'elles, et dans le cas présent c'est l'anglais qui prend naturellement le dessus.

Aujourd'hui la quantité de sang anglais qui est contenue dans les races françaises est telle que les quelques différences que nous pouvons encore percevoir dans un examen attentif vont disparaître complètement pour faire face exclusivement à la conformation anglaise. Cette substance va être complète beaucoup plus tôt qu'on ne le pense, nous sommes arrivés au moment psychologique. Le bâtard est un reproducteur très incertain auquel beaucoup de maîtres d'équipages n'osent plus se fier et ils prennent le pur sang, et la goutte homéopathique de sang français qui reste dans les veines de la lice bâtarde ne peut pas survivre longtemps.

Est-ce un mal que nos chiens de meute suivent le mouvement de modification qui se produit sur tous nos animaux?

La vénerie comme le reste, et plus que le reste, se modernise. Les forêts et les bois sont

exploités différemment, les futaies et les gaulis remplacent les taillis et les fourrés, partout les routes et les lignes se multiplient, les grandes enceintes diminuent. Il n'y a presque plus de massifs réellement mal percés. Les animaux modifient eux aussi leurs défenses, ils ne se comportent pas en pays clair comme dans les demeures fourrées, leurs défenses ne sont plus les mêmes et la chasse moderne n'est plus ce qu'elle était, non seulement au siècle dernier, mais seulement il y a trente ans. Jadis les chiens prenaient les animaux, aujourd'hui ce sont les chevaux et les hommes, on ne force plus, on étouffe.

Sur dix cerfs que je vois prendre, il y en a quatre qui n'ont plus la même tête à la mort qu'à l'attaque, et chaque fois qu'un animal a couru plus de deux heures, vous pouvez être sûr qu'il y a eu, un et même plusieurs changes. On attaque de meute à mort, il s'agit avant tout d'éviter les défauts, être toujours en bien aller, chasser vite, pas trop longtemps, et être rentré chez soi de bonne heure.

Dans tous les grands massifs des environs de Paris, il est bien difficile d'attaquer, comme dans le bon vieux temps, un cerf seul, bien raccourci dans une enceinte, et tranquillement à la reposée depuis le matin après sa nuit, dans quelque forêt éloignée, dans des pays privilégiés, cet oiseau rare se retrouve quelquefois, mais dans ce qu'on pourrait appeler nos forêts parisiennes, les animaux sont toujours en hardes, petites, moyennes ou grandes, suivant les endroits et les saisons, presque toujours en mouvement. Dans ces conditions, le travail du valet de limier est très difficile, et presque jamais il ne vous donne un animal, mais simplement une voie, et même plusieurs, car dans la harde sur laquelle il l'a brisé, il y a presque toujours plusieurs animaux à tête et souvent même ladite harde a vidé l'enceinte derrière lui. Dans ces conditions, il faut renoncer à l'espoir de séparer un animal avec quelques chiens, ce qui du reste ne servirait pas à grand chose, car au bout de cinq minutes, il se se-



MM. LÉON ET JACQUES OLY.

Photo Delton.



UNE RENTRÉE AU CHENIL DE COMPIÈGNE.

Photo Delton.

rait retardé. Il est plus sage de mettre debout les animaux avec trois ou quatre vieux chiens et de découpler tout. Après quelques moments d'incertitude, tout finit par rallier sur une seule chasse qui, après avoir duré assez longtemps pour échauffer son animal, constitue la vraie attaque, car seulement à ce moment, il y a un animal de meute, celui que les chiens peuvent distinguer d'un autre.

A Compiègne, les animaux sont tous réunis en hardes nombreuses et M. Olry, avec raison, attaque comme nous venons de le dire, et obtient de ce système les meilleurs résultats, grâce à la docilité de ses chiens qui rallient facilement à la trompe, et à ses hommes qui les servent de près. Il faut que la manœuvre qui consiste à rameuter sur les chiens qui sont appuyés, soit faite le plus rapidement possible pour empêcher qu'il ne se forme une tête, ce qui a le grave inconvénient de mettre le gros des chiens sur une voie couverte où ils marchent mollement et sont plus exposés à succomber à la tentation de faire change sur une voie plus chaude, ce qui est un danger avec des chiens aussi chasseurs que ceux de M. Olry, malgré leur sagesse dans le change.

La forêt de Compiègne a deux inconvénients graves : le premier consiste dans les terriers de lapins qui dans certaines enceintes sont si nombreux qu'ils rendent très dangereux le passage sous futaie, si agréable et souvent si utile pour suivre les chiens au plus courts. Le second, et le plus grave, est le nombre de curieux qui à pied, à cheval et en voiture inondent ou plutôt infestent la forêt les jours de chasse. Le débouché est le seul remède contre cette invasion, mais malheureusement il n'est ni facultatif, ni absolu.

Dans les grandes forêts des environs de Paris, il est établi un usage, dont les gens mal élevés, seuls profitent, tout le monde peut suivre la chasse, à cheval ou en voiture, sans avoir été présenté au maître d'équipage, il en résulte que le premier venu vient au rendez-vous et suit, écrase les chiens, passe devant les membres de l'équipage et se comporte comme s'il était chez lui, bien heureux quand il n'appuie les chiens et ne crie pas, taya sur tous les animaux qu'il voit passer.

Les étrangers qui viennent à un rendez-vous et qui s'y conduisent avec tact et discrétion sont encore dans leur tort, un

vrai gentleman ne doit aller qu'aux chasses où il est invité ou présenté. On croit généralement qu'il est très difficile d'empêcher les indiscrets de suivre les chasses à courre sous le prétexte que tout le monde a le droit de se promener dans les bois, ce qui n'est pas exact, on n'a pas plus le droit de passer dans une forêt que dans un champ, et en dehors des chemins dus, le procès-verbal pour le simple passage, peut être fait en forêt comme en plaine.

Dans beaucoup de forêts on tolère la promenade mais cette tolérance ne confère pas le droit de chasse, et en matière de chasse à courre le fait de suivre les chiens constitue une action de chasse. Le costume, le port de la trompe, le fait d'être à cheval ne sont pas les seuls éléments constitutifs de l'action de chasse à courre, ils y sont même étrangers, on peut suivre ses chiens à pied ou en voiture, sans trompe, le fait seul de la poursuite de l'animal derrière les chiens constitue l'action de chasse, elle peut être accomplie seul ou collectivement, tous ceux qui participent à la poursuite chassent et doivent être munis d'une permission de chasse, et avoir le droit de chasser sur le terrain qu'ils parcourent soit à titre de propriétaire, locataire ou permissionnaire. Il est évident que la rencontre fortuite d'une chasse à courre et la marche momentanée dans la même direction ne peut pas constituer un délit et n'est pas une action de chasse, mais je le répète tous ceux qui collectivement ou isolément, suivent les chiens, même sans les servir, chassent. Le maître d'équipage qui perd ses chiens à l'attaque et ne les rejoint qu'à la mort a chassé et cependant il n'a pas eu de contact direct avec ses chiens, il en est de même pour l'assistance.

Malgré le droit qu'il en a, il est bien difficile à un maître d'équipage de faire faire des procès aux intrus qui viennent à ses chasses, ce qui du reste serait bien souvent très impolitique, quand on chasse à courre on est obligé de supporter bien des choses, et de faire la sourde oreille dans bien des cas, et la grande question est de rester en bons termes avec ses voisins, sans cela on est très gêné et souvent on est obligé à renoncer à la chasse.

Cette habitude de considérer les rendez-vous des environs de Paris, comme ouverts à tout le monde, tient aux anciennes chasses officielles et à certains maîtres d'équipages qui avaient



M. Victor Olry.
Souvilly n'a jamais manqué l'hallali
et compte 500 prises à son actif.

Bélisaire

La Brisée (Renaudin)

DEUX TYPES DE CHIEN DE L'ÉQUIPAGE.

l'amour de l'ostentation beaucoup plus développé que celui de la chasse et de la poétique solitude la forêt. Cet état de chose ne pourra se modifier que quand la discrétion et le savoir vivre se seront généralisés dans nos mœurs, ce qui ne saurait tarder, grâce aux efforts que font les Chambres et le Conseil municipal pour vulgariser le bon ton et les grandes manières.

La grande gêne que cause la présence d'un grand nombre de voitures et de chevaux pendant la chasse est le résultat de bruit qui met tous les animaux debout, et qui alors font leur chasse tout seuls, s'échauffent et mettent les chiens dans l'embarras. Le passage des chevaux et des voitures sur la voie quand l'animal saute les routes, n'est pas comme on le pense très important, dans ce cas les chiens traversent sans hésiter et reprennent la voie de l'autre côté. Les chiens de chemins, seuls marquent un léger temps d'arrêt et rallient de suite. Mais quand l'animal bat les chemins et qu'une grande quantité de voitures et de chevaux couvrent la voie, cela peut causer de grands ennuis. Les chiens de M. Olry surmontent merveilleusement ces grandes difficultés, et se comportent à Compiègne, aussi sagement que dans les calmes forêts normandes, grâce à leurs qualités et au savoir de ceux qui les conduisent.

(A suivre.)

PAUL GERUZEZ.

Belgique

A PROPOS DE L'ÉCOLE D'ÉQUITATION D'YPRES.

Où faut-il placer l'Ecole d'Equitation ?

C'est là une question qui intéresse au premier chef la cavalerie belge, dont dépend peut-être son avenir, et à coup sûr son degré plus ou moins grand de préparation à la guerre.

Le *Sport Universel* semble admettre que Tervueren soit un emplacement des plus favorables, présentant des avantages multiples et qu'en tout état de cause Tervueren l'emporte de loin sur Ypres.

Là n'est pas me semble-t-il la question qu'il faille se poser.

Ce qu'il faut se demander ce n'est pas, s'il est préférable de mettre l'Ecole d'Equitation à Tervueren plutôt qu'à Ypres, mais bien si cet emplacement est le meilleur que l'on puisse choisir pour y édifier une coûteuse école de cavalerie, et il ne serait pas possible de trouver mieux.

Je crois, sans vouloir entrer pour le moment dans de bien amples considérations, que l'on peut répondre *oui* sans hésiter.

Seul en Belgique, le camp de Beverloo réunit toutes les conditions exigées pour atteindre le but que se propose une école de cavalerie : conditions de terrain, d'espace, de salubrité, de bon marché.

Je m'imagine, à tort peut-être, que la question du recrutement des instructeurs pourrait être très facilement résolue, et je suis bien convaincu que les résultats qu'on obtiendra à Tervueren, ne seront pas plus brillants qu'ils ne sont à Ypres, qu'ils ne seraient au camp, *bien loin de là*.

Rendez les fonctions de l'instructeur intéressantes, utiles, amusantes, honorifiques et vous trouverez vingt-cinq instructeurs pour un; bien plus vous empêcherez ceux qui ne conviennent pas pour les remplir de s'y fourrer et de les avilir.

On pourrait, au grand profit de l'instruction équestre, supprimer cinq des six manèges que vous réclamez pour Tervueren, (où tant de jeunes officiers ont laissé pour toujours le goût du cheval) et donner une extension beaucoup plus grande au travail à l'extérieur. A peu de frais on créerait des obstacles naturels fixes, (les moins dangereux et les seuls qui donnent au cavalier la hardiesse et le sang-froid), en grand nombre, de façon à rendre le pays plus difficile, et rien n'empêcherait l'école de posséder des chiens ce qui stimulerait singulièrement le goût du cheval chez les élèves.

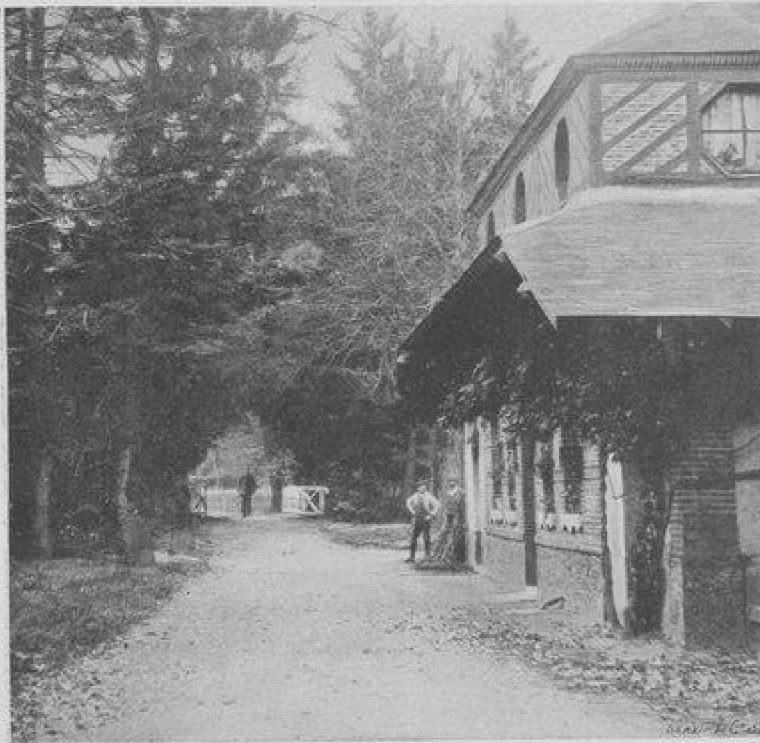
Quoi qu'il soit, la cavalerie belge dédaigne trop les bruyères de Beverloo. Elle a là un terrain d'exercice merveilleux et le met trop rarement à profit. Y installer l'école de cavalerie serait une excellente manière de réagir contre cette tendance fâcheuse; ce serait avantageux à la fois pour l'instruction, pour le Trésor, et cela développerait de beaucoup (et c'est nécessaire), l'amour du cheval chez l'officier de cavalerie.

UN VIEUX PÉKIN.

LES GRANDS ÉQUIPAGES

L'Équipage de M. Olry.

(Suite).



LE CHENIL DE SOUVILLY.

M. Jacques Olry est un fervent de la forêt, il chasse en moyenne trois à quatre fois par semaine avec l'énergie du vrai veneur, de temps en temps il suit en voiture... pour reposer ses chevaux de chasse.

Ses deux fils sont les deux meilleurs piqueurs de l'équipage. Pour faire bonne chasse ils n'ont pas besoin de leurs hommes : un cerf et leurs chiens, cela leur suffit, ils peuvent faire leur besogne eux-mêmes. Dans combien d'équipages pourrait-on en faire autant ?

Ce n'est pas dans celui qui a fait la joie de la forêt X... pendant assez peu de temps il est vrai.

A un de ses laisser courre, dix minutes après l'attaque, dans une enceinte voisine du rendez-vous, les appels désespérés d'un tutu comme on dit à l'Opéra, et aussi en chasse et même ailleurs résonnaient stridents et sans interruption. C'était le maître d'équipage qui demandait où il était à ceux qui vinrent pour se rendre compte de la cause de cette inexplicable musique. Il s'était perdu et demandait du secours pour retrouver sa route, ce brave homme qui s'était bombardé veneur sur le tard devait avoir une légère dose de sang Durand.

Messieurs Olry sont de vrais veneurs, ils comprennent le grand côté de la chasse, le parcours sur les grands espaces, la suite au parti, ils ont la connaissance complète des précieux renseignements qui donnent le vol-ce-l'est, l'allure des chiens, de leurs qualités individuelles, etc. etc., excellents cavaliers ils marchent et passent partout, sans chercher à transformer la chasse en steeple, comme le monsieur qui ne quitte jamais la

queue des chiens, mais qui aussi ne sait jamais rien de ce qui se passe au bout de leur nez et dont le cheval à la fin de la journée est le seul animal hallali par terre, à l'entrain et à l'activité de la jeunesse ils joignent la tête, le sang-froid et l'expérience des vieux maîtres d'équipage, ils doivent toutes ces qualités à leur père dont ils suivent l'exemple.

Ils commencent à être rares les maîtres d'équipage qui chassent depuis une ou deux générations et qui ont le vrai sentiment de la chasse et la compréhension du drame de la vénerie dans son ensemble. La plupart des gens qui suivent une chasse aujourd'hui, s'amusent du mouvement pendant le bien aller et s'embêtent dans le défaut sans s'intéresser à ce qui l'a causé, et savoir ce qu'il faut faire pour le relever, etc. Les veneurs qui chassent comme les messieurs Olry se comptent, le peu qu'il reste de la tradition disparaît peu à peu. Autrefois il ne s'agissait pas seulement de prendre un cerf, mais comme dit M. Henry de Chézelles, de le prendre comme il faut qu'il soit pris. Autrefois la prise d'un animal se faisait à l'aide de pratiques conventionnelles qui demandaient une somme de connaissances spéciales, longue à acquérir et constituant une vraie science. Aujourd'hui on ne chasse plus on poursuit ; l'objectif est d'avoir des chiens le plus vite possible, et de chasser le moins de temps possible. Les maîtres ne sonnent plus, les piqueurs pas davantage, les chiens n'ont plus de voix, du train et voilà tout ; et pas même le danger ennoblissant de la chasse anglaise : de bonne ligne, pas de cailloux, pas d'ornière, pas de boue, et l'on est content. Déjà l'on voit quelques scandaleuses bicyclettes au rendez-vous ; bientôt ce sera le tour de la sinistre locomobile. Bientôt le sentiment réaliste de la vie pratique fera comprendre qu'il est grotesque de se déguiser en gentleman du siècle dernier, et de sonner dans une trompe pour chasser un cerf ; avec un simple veston et en soufflant dans un cornet on peut en faire autant.



M. JACQUES OLRV.

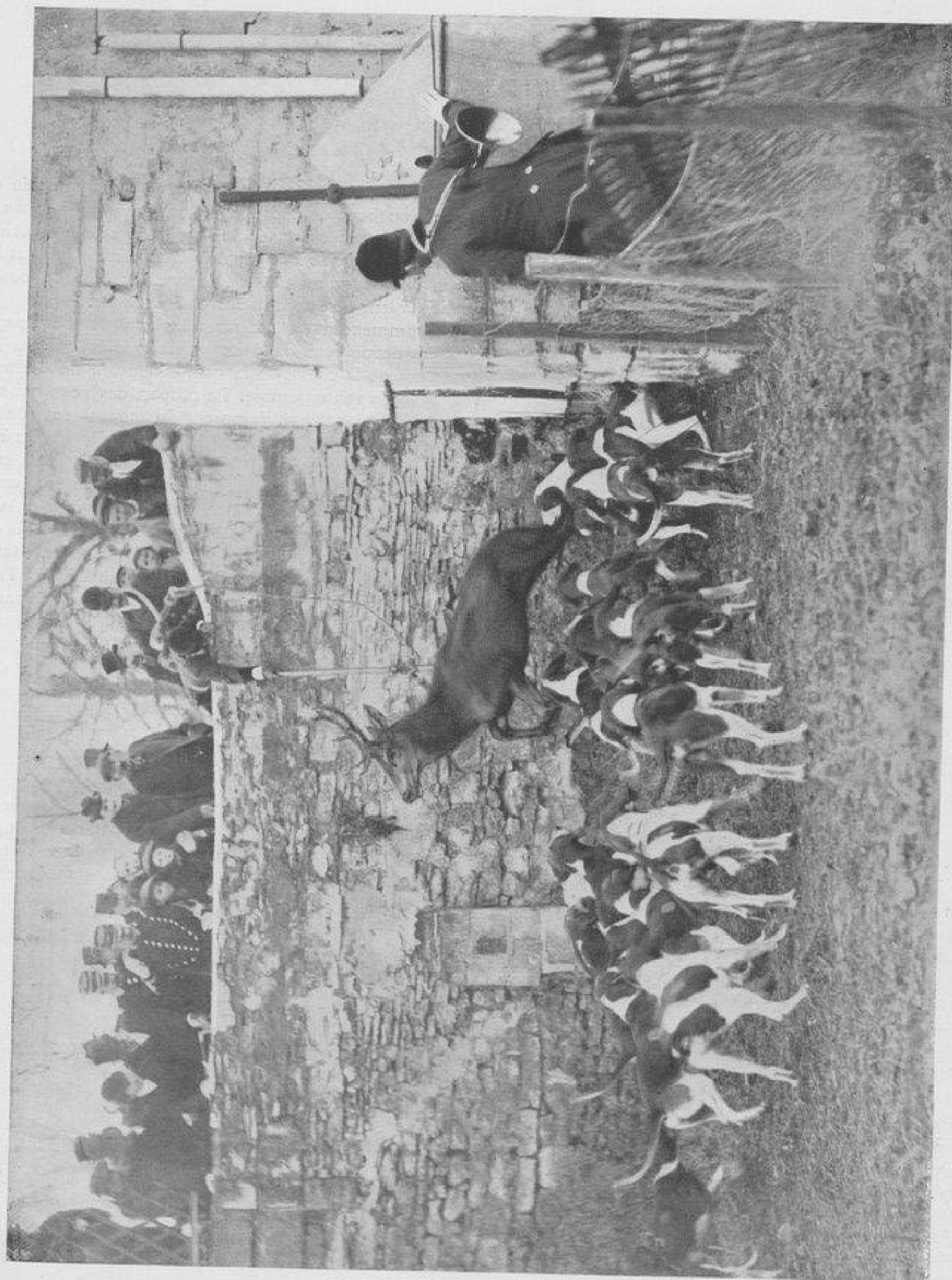


Photo Delton.

L'HALLALI AU VIVIER FRÈRE-ROBERT (FORÊT DE COMPIÈGNE).



LE RENDEZ-VOUS AU VIVIER CORAX (FORÊT DE COMPIÈGNE).

Le rêve des piqueux et de beaucoup de maîtres d'équipage est d'avoir le légendaire chien qui prend son cerf tout seul, sur lequel on rallie tout le temps, la besogne est simplifiée, mais il n'y a plus de chasse, une simple procession de la meute qui suit silencieusement une voie couverte. Ce chien précieux messieurs Olry le possèdent. Le célèbre Souvilly qui est toujours à l'hallali et qui a contribué à cinq cents prises ne doit pas à sa seule vitesse ses nombreux succès, mais à sa sûreté dans le change, à sa prudence et son activité dans les défauts de voie qu'il redresse de suite. Ce n'est pas un jaloux qui les gêne et leur vole la voie, c'est un chien de confiance sur lequel ils rallient en toute sûreté.

Savoir finir la chasse est une qualité toute spéciale et qui est relativement rare, beaucoup d'hommes et encore plus de maîtres qui servent très bien leurs chiens pendant la chasse perdent leur animal à la fin faute de décision, à ce moment il vaut mieux faire une bêtise que de perdre un temps précieux dans l'expectative, si on s'est trompé on s'en aperçoit à temps pour réparer son erreur.

MM. Olry appuient à ce moment leurs chiens avec l'énergie suffisante pour maintenir leur courage et leur activité, mais sans les troubler et les gêner. En résumé ils attaquent bien, ils chassent bien et prennent bien.

La poésie de la chasse s'en va ; les vieux souvenirs s'effacent, la vénerie moderne ne donnera pas à nos successeurs les émotions si vives que cause la survivance des anciens maîtres ; la passion de la chasse a perdu son côté de rudesse primitive, là, comme ailleurs, le raisonnement s'est substitué au sentiment. La chasse n'est plus l'image de la guerre, la pratique des grandes fatigues, l'indifférence des intempéries, le mépris du danger ; la carabine a remplacé l'épieu et le couteau ne paraît plus qu'au moment où l'épuisement a transformé le cerf en un inoffensif mouton.

Jadis la pratique de la chasse donnait une virilité et une énergie morale dont beaucoup de veneurs du temps ont donné des preuves restées légendaires.

Parmi eux le marquis de Bologne, le grand oncle du marquis de Foudras, le charmant conteur cynégétique, mérite une mention spéciale. Voici le récit de sa mort : Le 6 janvier 1794, un paysan du village d'Humes, nommé Catherinet, se trouvant à Paris, vit passer avec effroi la fatale charette conduisant à l'échafaud les victimes de la Terreur, son seigneur qui était dans la fournie le reconnaît, l'interpelle, c'était le marquis de Bologne, tous deux se disent adieu avec émotion et le paysan bouleversé suit le lugubre cortège jusqu'à la guillotine.

Là il voit le gentilhomme chrétien, le soldat qui a risqué vingt fois sa vie sur les champs de bataille monter courageusement, vieillard presque nonagénaire, sur la fatale plate-forme où retrouvant la crânerie de ses vingt ans il s'écrie hautement : « Je donne à Dieu mon âme, au roi mon cœur, à la république..... », et le reste se perdit, telle fut la mort héroïque de ce veneur légendaire.

Je ne pense pas que le petit galop moderne dans les allées bien tenues des forêts suburbaines, interrompu au bout d'une heure et demie pour ne pas manquer le train de cinq heures contribue à la formation de beaucoup d'âmes de cette trempe.

PAUL GERUZEZ.

Nous rappelons à nos lecteurs que nous tenons à leur disposition, au prix de : 3 fr. en 18 × 24 et 2 fr. en 13 × 18, la plus grande partie des photographies parues dans le *Sport Universel Illustré*.

S'adresser au Bureau du Journal.